

Un contrôle approfondi doit être diligent et je vous ai spécialement désigné pour cette mission, ajouta-t-il sur un ton péremptoire. Vous en avez les compétences et l'autorité ; vous aurez donc à inspecter tout le secteur... Tous les bourgs et villages de montagne au-delà de Medjana devront être passés au peigne fin ! martela-t-il.

Si Mohamed blêmit. Recouvrer les impôts, les taxes et même les amendes et autres contraventions auprès de villageois déjà misérables, quelle humiliation ! «Merde ! marmonna-t-il entre ses dents, il ne manquait plus que ça, dépouiller mes propres frères !»

Le fonctionnaire colonial jubilait devant la mine défaite de son subordonné. Il l'enfonça davantage :

- Vos états de service sont éloquentes ! poursuivit-il sarcastique, vous avez fait la campagne d'Italie, Monte Cassino et j'en passe... Vous êtes un héros, en somme ! Eh, bien ! Vous avez là une nouvelle occasion de servir la France.

«Ces pétainistes ne connaissent que le langage de la force, pensa Si Mohamed en soutenant le regard du receveur en face de lui, ils sont aussi obséquieux devant la Wehrmacht que lâches face à un peuple sans défense !» Il sentit la colère monter en lui. Son responsable hiérarchique était en train de se moquer de lui, de le tourner en dérision, de le provoquer pour le pousser dans ses derniers retranchements, revigoré sans doute par la visite des deux policiers des RG. Ah ! Comme il avait envie de lui sauter dessus, de lui tordre le cou comme à une volaille et de prendre le maquis lui aussi. Mais il ne broncha pas. Les consignes du parti étaient strictes, il ne devait en aucun cas prêter le flanc ou réagir à des provocations et mettre en péril l'Organisation et l'intégrité de ses membres. L'embarras de Si Mohamed n'échappa pas à la perspicacité de son interlocuteur qui lui porta l'estocade :

- Ces villageois sont rustres et brutaux, je vous l'accorde, mais vous n'avez pas à les craindre, la France a toujours su se faire respecter... Deux gardes mobiles seront à votre disposition. Ils vous accompagneront durant tous vos déplacements et veilleront sur vous... et sur la cagnote aussi cela va de soit.

Si Mohamed était atterré. «Salaud !» murmura-t-il.

- Vous disiez ?...

- Non, rien, se contenta-t-il de répondre.

- Bien ! Vous commencerez vos

tournées dès demain, reprit le receveur, vous consacrerez une journée pour chaque village ; s'ils ne peuvent pas ou ne veulent pas payer en numéraire, exigez le paiement en nature séance tenante. Au besoin vous procéderez aux saisies conservatoires de rigueur... Bétaïls, outils, matériels, récoltes, tout ce qui a de la valeur... Vous ferez acheminer les saisies le jour même sur Bordj sous bonne escorte... Des questions ?

- Je...

- Parfait ! Raymond vous attend pour vous remettre la liste des villages à inspecter ainsi que votre ordre de mission et vous informer des détails pratiques de la mission et des consignes générales... Vous pouvez aller le voir tout de suite.

Si Mohamed se leva sans mot dire, tétanisé.

- Au revoir, dit-il machinalement en se dirigeant vers la porte.

- Si vous rencontrez le moindre difficulté, vous pouvez venir me voir à n'importe quel moment, ma porte vous est grande ouverte.

Si Mohamed hocha la tête sans se retourner. «C'est ça, marmonna-t-il, compte sur moi pour devenir ton indicateur ! »

- Ah, j'oubliais ! dit encore le receveur tandis que Si Mohamed s'apprêtait à refermer la porte derrière lui, il me faut un bilan chiffré à la fin de chaque journée d'inspection.

Âmi Seghir n'avait pas revu son ami depuis plusieurs jours. Dès l'aube, Si Mohamed était déjà sur les routes sinueuses des montagnes et ne rentrait que très tard le soir flanqué de ses deux anges gardiens avec le maigre butin soutiré aux villageois.

Il s'arrangeait toujours avec ces paysans pauvres pour minorer les impositions malgré la présence des agents de police qu'il ignorait superbement, mais il montra très vite des signes de lassitude et d'exaspération. Au cinquième village inspecté, il était à bout de force. C'était un réel supplice pour lui d'avoir à accomplir une telle mission au profit de l'occupant, même si elle lui permettait de jauger le peuple en profondeur et de le sensibiliser à l'action nationaliste. Il s'était rendu compte du reste dès les premiers jours de son inspection que ce peuple avait moins besoin de discours que d'actes concrets susceptibles de mettre fin à sa détresse. La misère extrême qu'il découvrirait d'un village à l'autre le peinait au point qu'il envisagea à maintes reprises de se délier du parti qui l'exhortait inlassablement à poursuivre son travail

de sensibilisation et de recrutement au profit de la cause nationale. Il ne partageait plus cette approche qui lui paraissait déjà dépassée mais se gardait bien d'en parler à quiconque en dehors de ses camarades les plus proches avec lesquels il échafaudait secrètement un plan pour mettre fin à son calvaire quotidien. Âmi Seghir était pourtant inquiet pour son ami. Dans les cafés de Bordj et même dans la rue, des rumeurs persistantes circulaient au sujet de sérieux problèmes que le percepteur allait avoir avec l'administration coloniale. Certaines mauvaises langues prétendaient qu'il avait détourné les sommes collectées dans les villages au profit du PPA et qu'il projetait même de faire assassiner les deux policiers et de les délester de leurs armes avant de disparaître dans les maquis sur les traces de ceux qui l'y avaient précédé. Âmi Seghir connaissait parfaitement les réflexes de l'administration coloniale et son instinct brutal de survie, d'autant que les stigmates de mai 45 étaient encore béants. Nombreuses étaient les familles qui n'avaient pas encore fait leur deuil malgré les quatre années déjà écoulées sur ces terribles massacres. La brutalité de la réaction de l'occupant français devant l'attitude candide des manifestants indigènes qui croyaient fêter leur propre émancipation en honorant la victoire alliée sur les puissances de l'axe, avait cassé tous les ressorts de la société et fait perdre leurs illusions à tous les Algériens en particulier ceux qui avaient défendu l'honneur de la France quand beaucoup de ses enfants flirtaient avec le fascisme par opportunisme et par lâcheté aussi. Âmi Seghir se remémora ces événements tragiques et tous ces martyrs entassés dans les camions à benne et déchargés dans les gorges profondes des oueds quand ils ne terminaient pas leur triste existence dans les fours à chaux.

Les nazis de la grande Allemagne guerrière pouvaient-ils seulement s'imaginer quels émules ils avaient faits dans ces contrées lointaines et mornes des Hauts-Plateaux algériens ! Son cœur se serra au souvenir de ces milliers de victimes anonymes, foudroyés par des collabos redevenus subitement courageux face à des enfants et à un peuple sans armes. L'émotion l'envahit complètement à leur évocation mais il se ressaisit très vite, happé par les exigences de l'heure. L'étau se resserrait en effet sur son ami et il devait en débattre avec lui au plus vite.

En sirotant ce jour-là une tisane d'armoïse au café Chakhchoukh accoudé au comptoir en attendant l'arrivée de son ami, il entendit des clients raconter que le percepteur traitait les policiers qui l'accompagnaient comme des valets et exhortait les villageois à ne pas déclarer la totalité de leurs biens et surtout à les soustraire au regard des indicateurs et autres délateurs de l'administration qu'il ne se privait guère de dénoncer aux chefs des villages visités.

- Tu te rends compte ! disait l'un d'eux, il a traité de lâche un villageois qui voulait s'acquitter de la totalité de ses impôts !

- Il n'a pas eu peur des flics ? questionna un autre, intrigué.

- Peur des flics ? Qu'est-ce que tu racontes ? répliqua un troisième, mais il n'a peur de personne, il ne sait pas ce que c'est que la peur ce type, c'est moi qui vous le dis ! Je parie ce que vous voulez que ce sont les flics qui ont peur de lui !

- L'autre soir en tout cas, intervint le jeune garçon de café qui suivait la discussion en passant machinalement son torchon humide sur les tables, il n'a pas hésité, malingre comme il est, à foncer tête baissée sur deux armoires à glace !

Âmi Seghir sourit intérieurement, fier de son protégé. «Il est déjà en train de devenir une légende à Bordj !» pensa-t-il. Mais l'heure n'était pas à l'autosatisfaction béate. Ce qu'il venait d'entendre confirmait ses appréhensions : son ami risquait d'être envoyé au bagne pour le restant de ses jours. Il fallait immédiatement prendre des mesures. Il avala sa tisane d'un trait et quitta le café sur-le-champ. Il se dirigea vers le marché couvert, derrière le jardin public. Il connaissait bien ses habitudes et préféra l'intercepter en chemin plutôt que de rester au café à se morfondre en imaginant le pire. Il arpenta le parvis du marché. Sur la chaussée, des charrettes alignées en ordre serré en bordure des trottoirs, étaient attelées à des ânes et à quelques mulets qui avaient les museaux plongés dans des sacs à picotin attachés à leurs cous contenant quelques poignées d'orge. Les rouliers ne devaient pas être bien loin en train de fumer ou de siroter un thé en attendant d'hypothétiques marchandises à transporter. Âmi Seghir aperçut enfin la longue silhouette fluette de son ami drapée dans son éternelle gabardine grise qui apparut à l'angle du marché. Il avança vers lui. Au regard qu'ils échangèrent, ils

comprirent l'un et l'autre de quoi il en retournait.

- On doit m'évacuer incessamment, dit rapidement Si Mohamed.

- En attendant, tu dois te mettre à l'abri et changer complètement tes habitudes.

- Tu as raison.

- Je t'ai trouvé une planque dans l'entrepôt de pommes de terre qui est juste là derrière nous sur l'autre trottoir, c'est mon cousin le comptable qui en a la clé. Voici le double mais il vaut mieux utiliser la porte de derrière, elle donne sur la cour commune. Tu trouveras un semblant de lit au fond du local ; personne ne te dérangera à part le soupir des tubercules...

- C'est une bonne planque, merci.

- Il ne faut plus aller au café Chakhchoukh ; réduis tes déplacements au strict nécessaire, je veillerai à ce que tu ne manques de rien...

Les deux amis se regardèrent sans mot dire. Ils ne se connaissaient pas depuis bien longtemps. Si Mohamed n'était à Bordj que dans le cadre d'une nouvelle affectation comme fonctionnaire des contributions mais, en tant que militants nationalistes et hommes d'honneur et de conviction, ils s'étaient très vite appréciés. Une amitié sans mesure était née entre les deux hommes.

- L'entrepôt est un peu humide, il faut bien te couvrir. Je t'apporterai ce qu'il faut, ajouta Âmi Seghir.

- Tu te fais trop de soucis pour moi, ça ira, je t'assure...

Âmi Seghir détournait les yeux, ému. Autour de lui, les gens vquaient à leurs occupations habituelles normalement, sans prêter attention aux deux amis que la vie était sans doute en train de séparer pour toujours. Si Mohamed enchaîna avec des trémolos dans la voix :

- Nos chemins se croisent aujourd'hui, vieux frère.

Âmi Seghir serra la main tendue de son ami.

- Va ! dit-il en retenant son émotion, ton destin t'appelle... Moi je reste à Bordj comme ça tu sauras où me trouver si des fois tu as besoin d'un électricien...

- J'ai passé des moments inoubliables dans cette ville accueillante, vous allez tous me manquer...

- Ce sont tes bagarres dans les cafés qui vont nous manquer ! plaisanta Âmi Seghir.

Les deux amis en rirent presque aux éclats. Ils s'enlacèrent et se serrèrent longuement la main avant d'aller chacun de son côté.

M. D.

## ARTS PLASTIQUES

# L'ultime salut à Mohamed Bouzid

Un dernier hommage a été rendu en France à l'artiste Mohamed Bouzid décédé mardi soir à Paris, en présence d'un grand nombre d'amis et admirateurs du peintre et graveur algérien.

Les enfants de Bouzid, Mohamed et Ahmed, leur mère, des proches, ainsi que les représentants de l'ambassade d'Algérie et du Centre culturel algérien de Paris, étaient aussi présents.

«Il n'a cessé de peindre l'Algérie, ses personnages et ses collines. Sa peinture dégageait les senteurs de l'olivier», dira un des enfants de l'artiste. «Mohamed Bouzid ne nous appartenait pas, il appartenait à l'Algérie, puisque c'est lui qui est le père du sceau et des armoiries de la République algérienne», dira de son côté son épouse Saléha.

«A travers sa peinture, il a peint l'Algérie, avec ses couleurs, ses lumières et donné du bonheur aux amoureux des arts plastiques. C'était un excellent peintre», ajouta-t-elle encore. Mohamed Bouzid est décédé le 24



juin 2014 à l'âge de 84 ans à Paris. La dépouille de l'artiste devait être rapatriée samedi après-midi de Paris à destination de Lakhdaria où une veillée funèbre était prévue dans son village natal. Hier, dimanche, il devait rejoindre sa dernière demeure au cimetière

d'El Alia, à Alger. Mohamed Bouzid est né le 12 décembre 1929 à Palestro, l'actuelle Lakhdaria, dans la wilaya de Bouira.

Après des études à l'Ecole normale de Bouzaréah à Alger de 1946 à 1950 où il sort major de promo, Mohamed Bouzid est institu-

teur jusqu'en 1955. Après, il reçoit une bourse d'études de l'institut Lourmarin. Il est ensuite pensionnaire de la Casa de Velázquez. En 1963, il réalise le sceau et les armoiries de la République algérienne. La même année, il participe à l'exposition «Peintres algériens» présentée à Alger par Jean Sénac. En 1964, il devient membre fondateur de l'Unap et participe à l'exposition «Peintres algériens» au Musée des arts décoratifs de Paris. Le Musée national des beaux-arts d'Alger lui a consacré une exposition, une rétrospective, en mai 1999. En 2007, il fait partie de l'exposition «Les membres fondateurs de l'Union nationale des arts plastiques» (Union nationale des arts culturels, aujourd'hui), organisée à la galerie Mohamed-Racim d'Alger. Mohamed Bouzid reçoit aussi le Grand Prix artistique de l'Algérie. A l'occasion du cinquantenaire de l'indépendance de l'Algérie et sous le haut patronage du président de la République, Abdelaziz Bouteflika, une rétrospective lui fut consacrée en 2012 au Musée national des beaux-arts d'Alger. Ses œuvres *Rue à Alger*, *La brebis* et *Kabylie* font partie des collections du Musée national des beaux-arts d'Alger.

K. B.